

LYON. — Notre Grand Théâtre s'est réveillé de sa torpeur. Après *Hansel et Gretel*, c'est une reprise de *Lohengrin*, que la Direction nous a offerte dans des conditions en somme satisfaisantes. M. Décléry a déclaré excellentement le rôle de Frédéric; voilà un artiste consciencieux et sincère, dédaigneux des effets vulgaires et des succès faciles. Son interprétation respectueuse et sobre nous a enchantés. Un détail toutefois à ne pas négliger: Telramund ne doit point au 1^{er} acte remarquer les défenses de Lohengrin à Elsa; Ortrude seule en fait son profit pour les révéler à son époux au début de l'acte suivant, alors qu'elle le pousse à l'action avec sa cruauté réfléchie et perverse. Pourquoi l'excellent artiste qu'est M. Scaremberg a-t-il aussi peu de souci de la vérité scénique? Au dernier acte de *Lohengrin*, les deux pieds dans la niche du souffleur il fait part au public des mystères du Grand sans se soucier le moins du monde d'Elsa, du Roi et de la foule auxquels il tourne le dos durant près de vingt minutes obstinément. — Quant à M^{me} Lafargue, elle n'efface pas le souvenir de l'inoubliable M^{lle} Janssen tout en chantant cependant le rôle d'Elsa avec beaucoup de charme. Son interprétation laisse bien voir qu'elle n'a fait de l'œuvre et du rôle qu'une étude superficielle. Précisons, entre autres un jeu de scène et non des moins impressionnants qu'elle n'a pas saisi. Lors du départ de Lohengrin, Elsa ne doit pas considérer tristement ses préparatifs de départ; toute à la joie de serrer dans ses bras le frère disparu, elle oublie un instant celui qui fut son époux d'une heure: quand elle se retourne vers le fleuve, Lohengrin s'éloigne déjà; sa douleur s'exhale en un cri déchirant et elle s'affaisse inanimée. L'orchestre s'est montré par endroits assez terne et peu précis; quelques répétitions sérieuses avant la représentation auraient été nécessaires.

Hansel et Gretel, sans avoir hélas! le succès de cette Cendrillon vide de musique qui obtint l'an dernier plus de trente représentations sur notre scène, occupe de temps à autre l'affiche et nous est un plaisir très charmant de savourer à loisir cette partition si délicatement ouvragée. Le second acte entre tous à notre préférence; elles sont d'une poésie absolument délicate ces scènes des deux enfants perdus dans la forêt mystérieuse et la musique qui dit leurs joies et leurs terreurs est charmante à souhait. Nous avouons que nous prenons moins de plaisir à l'audition de quelques passages du dernier acte où se font jour des thèmes assez ternes ou au contraire très « extérieurs » traités toutefois avec un art consommé. Nous ne parlons pas bien entendu des scènes pittoresques de l'incantation et de la chevauchée de la sorcière si curieuses et si amusantes. Il y a dans les dernières pages certain « six-huit » qui aurait fait pâlir d'émotion Suppé ou Johann Strauss; le public en raffole. M^{lle} de Camilli joue d'exquise façon, avec une finesse et une mutinerie charmantes le rôle de Gretel qui lui est familier pour l'avoir chanté nombre de fois en Belgique. M^{lle} Milcamp (Hansel) M. Huguet (le Père) sont excellents; M^{me} Pélisson (la Mère) M^{me} Romain (la Fée Grignotte) absolu-

ment insuffisantes. L'orchestre est toujours bon; quant à la mise en scène, elle fait preuve de la louable vertu d'économie dont la Direction ne se départit jamais.

Certain soir *Hansel et Gretel* nous a valu de subir héroïquement « le Chalet! » Comment nos pères s'y prenaient-ils pour éprouver le moindre plaisir à la représentation de pareilles inepties? P. L.

NANCY. — Quel enthousiasme, au 3^e concert! quels bravos! quels applaudissements! quels trépignements. En vérité les Lorrains, une fois dégelés, valent les Marseillais. Tout ce délire était causé et très justifié par la présence d'Ysaye.

Le grand artiste a joué le *Concerto pour violon* de Beethoven et la *Fantaisie sur des thèmes russes* de Rimsky-Korsakow. Le *Concerto*, une des œuvres les plus difficiles écrites pour le violon, a été enlevé avec une aisance incomparable; mais, pour être tout à fait sincère, j'avouerai que je l'ai trouvé un peu long. Ces acrobaties qui, pendant plus de trois quarts d'heure, se succèdent sans relâche, finissent par être fatigantes à entendre. Aussi, quelle impression de repos et de fraîcheur, quand, après une série de prodigieux tours de force, le violon chante, et avec quel tendresse pénétrante! (je parle du violon d'Ysaye) le thème tout nu de l'*Allegro*!

La *fantaisie sur des thèmes russes* est faite pour faire davantage à nos âmes modernes, encore que l'alternance régulière de l'orchestre et du violon, reprenant chaque thème à tour de rôle, engendre, à la longue, un peu de monotonie. Mais il n'est pas de musique plus suggestive. C'est toute la tristesse de l'astépe qu'elle évoque. Les airs gais, les airs de danse eux-mêmes ont quelque chose de morne et de dur: telle je me figure la gaieté des moujiks.

Le concert avait débuté par deux *Ouvertures*: celle d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck et celle de *don Juan*. Le mouvement lent de la première, symbolisant la *Souffrance épique*, est d'une beauté douloureuse. La seconde est trop connue pour en parler; disons seulement qu'elle a été exécutée avec une rare perfection.

Il n'est rien de plus fluide, de plus aérien, de plus vaporeux que les *Eolides* de César Franck. On dirait de longues écharpes de gaze qui, mollement, s'enroulent et se déroulent, laissant parfois entrevoir un corps de déesse dont le pur contour est précisé par le chant des bois et des violoncelles.

Comment le vieil organiste, à l'âme austère et candide comme celle d'un moine ou d'un enfant, a-t-il pu concevoir une musique à ce point enlaidie et voluptueuse? C'est le dernier mot de l'exquis.

Le concert se terminait par la *Symphonie en sol mineur* de Lalo. C'est une œuvre variée, brillante, sans un trou, sans une tache. Je ne sais vraiment laquelle des quatre parties je préfère, de l'*introduction*, fouguese et tendre rappelant en maints endroits le *Roi d'Ys*, du

délicat *scherzo*, de l'*adagio* d'un sentiment si pénétrant, du *finale* à l'intéressante allure de *saltarello*.

On ne pouvait mieux clore ce magnifique concert.

X.

TOULOUSE. — Je ne me suis nullement trompé dans mes prévisions. Je disais dans ma dernière chronique que les débuts seraient terminés avant le 1^{er} janvier. La chose a eu lieu ainsi et c'est dans *Samson et Dalila* que cette ère s'est close par l'admission de Mlle Bonfill. Bonne représentation du reste qui nous a consolé d'une certaine reprise de la... *Traviata*!!! Passons n'est-ce pas?

Elle vaut mieux nous arrêter sur la reprise de *Lohengrin* qui aurait pu mériter le qualificatif de sensationnelle sans quelques accords de la masse chorale à l'arrivée et au départ du *Cygne*. Ceci une fois constaté, il nous faut dire que les protagonistes sans exception nous ont fourni une réelle interprétation artistique. C'est d'abord Mlle de Méryanne qui a chanté Elsa de façon tout à fait remarquable, soit par la pureté de sa voix bien posée soit par le style Wagnérien mis au service de l'héroïne de l'œuvre; puis M. Beyle qui avec une large déclamation donnait à Frédéric, l'autorité d'un personnage soigneusement étudié et intelligemment conçu. Enfin M. Soubeiran chantait le « Chevalier du Cygne » avec beaucoup de charme et avec un organe, bien assis, et Mlle Bonfill, nous étonnait dans Ortrude, soit par ses accents dramatiques soit encore par une certaine plénitude dans la voix que nous ne lui soupçonnions pas. Mais c'est à l'orchestre et à son talentueux chef. M. Taponnier que doivent aller plus directement nos éloges.

Il n'est guère possible — en province — de mettre plus de mysticisme dans la sonorité du prélude du premier acte et plus de tougue, de feu, et d'énergie saine et sans violence dans la *Marche des Franciscains*.

Avant de clore cette chronique, annonçons une bonne nouvelle pour les mélomanes toulousains. Le Conseil Municipal, en votant le cahier des charges du Théâtre du Capitole, oblige dorénavant le directeur à donner trois Concerts symphoniques.

O. GUIRAUD.

CAUSERIE BIBLIOGRAPHIQUE

BORODINE. — *Deuxième symphonie* (en si mineur réduite pour deux pianos par G. Sandré. EDITION LEDUC.

PROFESSEUR à l'Ecole de médecine et à l'Académie forestière de Pétersbourg Alexandre Borodine (1834-1887) laissa, nous disents biographies, des travaux estimés sur la chimie organique. Quelque soit mon respect pour le mouvement scientifique contemporain, je ne puis m'empêcher de regretter

que les préoccupations de l'art n'aient pas été seules à gouverner l'existence d'un homme qui s'est classé — avec une vingtaine de numéros d'œuvre — parmi les plus grands maîtres de la musique moderne.

Je compris tout ce que l'alliance franco-russe avait de sublime lorsque j'entendis à l'Hôtel de ville, certain soir de gala, l'orchestre du Conservatoire exécuter ces admirables danses *poloztsiennes*, de Borodine, dont la puissance rythmique, la verve mélodique et la couleur orchestrale dépassent tellement toutes les slaveries, tziganieries et scandinaveries que notre siècle a fait éclore au monde musical.

Chef autorisé d'un nouveau département de la politique extérieure, M. Taffanel — pensai-je — ne va pas s'arrêter en route, et nous allons voir défiler sous son énergique bâton les beaux poèmes sonores qui, tout en étant tarés d'une naissance exotique (circonstance fâcheuse assurément), font du moins honneur à l'humanité tout entière. Nous allons être conviés aux riches festins orchestraux des Balakirew, des Rimsky-Korsakow, des Glazounow, et c'est aux deux prestigieuses symphonies de Borodine que le droit de cité sera sans doute conféré tout d'abord.

Hélas ! j'avais compté sur une stabilité de direction qui n'est pas dans nos mœurs républicaines. Que de fluctuations depuis la réception du Tsar à l'Hôtel de Ville ! Que de changements de ministères ! Au nom de la patrie menacée, d'héroïques députés ont rappelé, d'une voix tonnante, les dangers du Libre-échange ; et nos grands prêtres-ès-musique, les chefs d'orchestre, n'étant pas de taille à éclairer l'opinion, ont dû se mettre à sa remorque... chacun fait comme il peut.

Quoiqu'il en soit de notre époque troublée et des mobiles qui déterminent, ça et là, une entreprise anti-routinière, il est bon d'en signaler et d'en encourager les efforts. Je rangerai parmi ceux-ci une publication de la maison Leduc : *L'école russe moderne* (1), dans laquelle se trouvent vulgarisées plusieurs œuvres importantes dont la valeur commerciale n'est pas encore consacrée ; entre autres, deux belles mélodies de Borodine : *La reine de la mer* et *Fleurs d'amour*, huit pièces pour piano, de la plus fine poésie, et les deux grandes symphonies, arrangées à quatre mains par l'auteur.

Quand je me reporte à ces derniers monuments, je reste confondu par l'ignorance ou le parti pris des musicologues qui prétendent que la mort de Beethoven a mis fin à l'histoire de la symphonie. Mais les superbes fresques musicales de Borodine contiennent à la fois toute la science et la fougue de Beethoven, toute la sensibilité de Schumann, toute l'effusion de César Franck ! Et leurs fastueuses harmonies, leurs éloquentes contre-points, leurs

rythmes neufs se conservent intacts dans la réduction pianistique, comme la beauté des lignes et de proportions d'un tableau nous est transmise par l'intermédiaire d'une habile gravure.

Ainsi que le fait remarquer M. Habets dans sa *l'œuvre de Borodine* (2), la seconde symphonie, (en si mineur) est encore plus parfaite que celle en mi bémol. Elle possède à un plus haut degré ce caractère héroïque, ce souffle d'épopée qui anime la plupart des compositions du maître ; et cela provient de ce que, travaillant simultanément à la documentation de son opéra *Le prince Igor*, il était hanté par des évocations précises de la Russie féodale. On admettra volontiers cette explication, rien qu'en jetant les yeux sur le thème initial du premier mouvement et surtout sur la prodigieuse allure du scherzo.

La transcription à quatre mains n'est pas d'exécution facile. Aujourd'hui la maison Leduc enrichit sa collection d'un arrangement à deux pianos dû à la plume de M. Sandré. Tout en regrettant qu'on n'ait pas jugé à propos de publier cet ouvrage en partition, — par mesure d'économie, sans doute — je souhaite que le succès de la vente réponde au mérite de la tentative et engage M. Sandré à faire paraître bientôt une réduction similaire de la première symphonie. Quand ces morceaux seront devenus chers à tous les pianistes sérieusement épris d'art, peut-être verra-t-on se créer enfin le mouvement d'opinion nécessaire pour forcer les portes de nos établissements de musique, et pourrions nous entendre la celle en mi bémol et symphonie en si mineur dans leur intégrale splendeur.

Depuis que Schumann et Wagner ne sont plus, l'Allemagne a perdu le sceptre du génie musical elle oscille entre les pôles du pédantisme (Brahms) et du dévergondage (Strauss). Ses compositeurs, comme ceux de notre école française, auraient profité à tourner leurs regards vers les maîtres russes, non pour les imiter servilement, mais pour s'approprier leurs procédés d'inspiration, pour apprendre à puiser leurs idées au riche folk-lore dont chaque pays possède des documents, émanés, à travers les âges, de l'obscur génie de son peuple.

RAYMOND-DUVAL.

ÉCHOS ET NOUVELLES DIVERSES

M. CAMILLE SAINT-SAËNS vient de terminer les deux premiers actes des *Barbares*, dont les premières auront lieu au théâtre d'Orange et la troisième à l'Académie nationale de musique.

L'illustre maître vient de partir pour l'Algérie, où il terminera le troisième acte.

LA direction du théâtre de la Monnaie a inscrit au programme de sa prochaine saison le beau drame lyrique d'Ernest Chausson. Le roi *Artus* dont la partition vient de paraître chez l'éditeur Choudens, à Paris.

L'œuvre, dont le sujet légendaire est emprunté au cycle de la Table-Ronde, est divisée en trois actes et six tableaux. Voici la nomenclature de ceux-ci : 1. *Une grande salle dans le palais d'Arthur à Gornet*. 2. *Une terrasse du château d'Arthur*. 3. *La tisière d'une forêt de pins*. 4. *Une cour intérieure du château d'Arthur*. 5. *Le sommet d'une éminence qui domine le champ de bataille*. 6. *La plaine au bord de la mer*.

Le *Roi Artus*, est d'un grand caractère dramatique. Le rôle principal, celui de la Reine Guenièvre, conviendra tout à fait à M^{lle} Litvinne, qui s'en est montrée enthousiaste à la lecture qui lui en a été faite avant son départ pour la Russie.

ON a mis au concours parmi les artistes allemands un monument à élever à Berlin à la mémoire de Richard Wagner. L'Empereur a offert, pour l'ériger, un emplacement au Thiergarten. Le jury est international. Parmi ses membres figurent, pour la France, M. Antonin Mercé ; pour la Belgique, M. Charles Van der Stappen ; pour l'Autriche, M. Zumbusch.

M. GUSTAVE DORCT, l'auteur des jolies mélodies enfantines bien connues vient d'achever un drame lyrique en trois actes et quatre tableaux *Lays*, sur un poème de Pierre Quillard. L'auteur a recherché surtout la simplicité et la vérité d'expression en cette œuvre rapide, très humaine, dans laquelle les personnages : *Le Roi, La Reine, Le Tyran, La Mère et Lays* agissent à une époque légendaire, mais en pleine humanité.

BRUXELLES. — A la Monnaie, *l'Iphigénie en Tauride*, passera du 20 au 25 Janvier. Des modifications seront faites à la mise en scène suivant les indications de M. Gevaert, qui a manifesté à la direction le désir de replacer l'œuvre dans son vrai cadre.

— On active les répétitions de la *Louise* de Charpentier, afin de pouvoir la faire passer au début de Février.

Immédiatement après la Première de *Louise* commencent les études de *Siegfried*, que M^{lle} Litvinne chantera pour sa rentrée.

NOUS apprenons le mariage de M. Julien Tiersot, le distingué sous-bibliothécaire du Conservatoire de musique, avec M^{lle} veuve Galakston.

ON vient de célébrer à Bayreuth le mariage de M^{lle} Isolde de Bülow, la fille de Hans de Bülow et de M^{lle} Cosima Wagner, avec M. Beidler, chef d'orchestre du théâtre de Bayreuth.

NEW-YORK. — On sait les sommes fabuleuses que Sarah Bernhardt et Coppin viennent d'encaisser à New-York. Il faut croire que la saison sera excellente, car jamais M. Grau, le directeur du Metropolitan Opera House, n'a payé à ses stars des cachets aussi énormes que cette année. Jugez plutôt :

M. Jean de Reszké touchera par représentation 2,450 dollars (12,250 francs) et il a quarante représentations assurées. Il gagnera un demi-million en deux mois.

M^{lle} Melba, qui chantera *Roméo et Juliette*, recevra 1,200 dollar par soirée ; M^{lle} Termini, 1,000 dollars ; M^{lle} Lilian Nordica, pour toute la saison, 60,000 dollars ; M. Van Dyck, 1,000 dollars par soirée ; M. Edouard de Reszké, 700 dollars ; le baryton Scotti, 500 dollars, etc.

Il est vrai que les abonnés paient leur loge 100 dollars par représentation. Ce n'est pas donné.

(1) Cette rubrique ne figure pas — je ne sais pas pourquoi — au catalogue Leduc.

(2) Ed. Fischacher.